

VAGUES à L'ÂME

par

Scott Mackenzie

Publié par Scott MacKenzie

scottmackenize323@gmail.com

Copyright © 2020 Scott MacKenzie

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou utilisée de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'auteur, sauf pour l'utilisation de brèves citations dans une critique de livre

Conception de la couverture par M.A VISION

Édition originale par Read Head Editing

Traduction par Nelly Depeyre et Valentin Translation

Relecture par Noémie Lambert et Audrey Jeanmougin

Mise en page par Adil Sultan

POUR LES MARINS QUI S'INTÉRESSENT AUX TERMES TECHNIQUES ET À LA PRÉCISION GÉOGRAPHIQUE, IL EXISTE DE NOMBREUX OUVRAGES QUI VOUS CONVIENDRONT DAVANTAGE.

POUR CEUX QUI CHERCHENT UNE SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR ET QUI SONT REBUTÉS PAR QUELQUES TERMES TECHNIQUES ET RÉFÉRENCES DE NAVIGATION, IL EXISTE UNE INFINITÉ DE LIVRES QUI VOUS CONVIENDRONT DAVANTAGE.

IL Y A DES CHOSES DONT NOUS SOMMES CONVAINCUS DE LEUR EXISTENCE ET D'AUTRES NON – CE LIVRE EST DESTINÉ À TOUS CEUX QUI AIMENT EXPLORER CET ESPACE ENTRE LES DEUX.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	1
Chapitre premier.....	18
Chapitre deux.....	30
Chapitre trois.....	46
Chapitre quatre.....	59
Chapitre cinq.....	76
Chapitre six.....	90
Chapitre sept.....	99
Chapitre huit.....	111
Chapitre neuf.....	123
Chapitre dix.....	131
Chapitre onze.....	143
Chapitre douze.....	154
Chapitre treize.....	164
Chapitre quatorze.....	177
Chapitre quinze.....	184
Chapitre seize.....	194
Chapitre dix-sept.....	205
Chapitre dix-huit.....	212
Chapitre dix-neuf.....	218
Chapitre vingt.....	227
Chapitre vingt et un.....	235
Chapitre vingt-deux.....	242
Chapitre vingt-trois.....	256
Chapitre vingt-quatre.....	274
Épilogue.....	286

Note de l'auteur	295
Glossaire	298
À propos de l'auteur.....	302

PROLOGUE

Être vivant, c'est être consumé par la crainte.

Certains la ressentiront plus que d'autres, mais elle réside en chacun de nous. Plus que l'amour, c'est la crainte qui nous lie. Tout n'est que détresse et tristesse, bébé. L'heure tourne. C'est bien trop facile de se laisser aller à l'obscurité qui te talonne. Il te suffit de t'arrêter et tu disparaîtras – tout droit dans les abysses obscurs.

— Arrête ! s'écrie-t-elle depuis le siège passager de la voiture.

J'écrase la pédale de frein, et pendant un instant, le temps est suspendu par la force du mouvement autant que nous le sommes à nos ceintures de sécurité. Je n'ai pas vu le feu rouge. Je manque d'attention, parfois.

— Pardon, dis-je en gardant les yeux droit devant.

La pluie battante qui frappe la fine carrosserie en métal de la petite voiture bas de gamme me fait l'effet d'un applaudissement sarcastique.

— Ça va aller, répond-elle, pantelante.

« Elle », c'est Kayla, mon agent. Kayla a les traits doux et ses cheveux noirs sont toujours attachés. Ses lunettes à monture bleue forment deux pointes vers le haut aux extrémités. Cette femme n'a pas son pareil pour prétendre que la vie n'est pas une sinistre perte de temps. Le verre est toujours à moitié plein avec elle, ou du moins c'est ce qu'il paraît. Son sourire est un mélange de positivité, d'amour, de force et, bien sûr, de crainte. On la devine aux commissures de ses lèvres, sur la droite, et dans

son sourcil droit. Il faut la chercher bien sûr, mais elle est bel et bien là. C'est une mère poule, je pense, la personnalité typique qui vit pour élever les autres.

Elle a horreur de conduire, c'est pour ça que je suis au volant de sa voiture. En cet instant, j'imagine qu'elle regrette ce choix.

Le feu passe au vert et je m'efforce de ne pas laisser mes pensées dériver à nouveau. Je dois vraiment me ressaisir, surtout si je compte un jour retourner sur le marché du travail. Je n'imagine pas réintégrer l'équipe de nuit à la gare de triage. J'ai eu de la chance avec mon premier roman, et j'ai pu quitter cet affreux job. Ça remonte à presque huit ans. Les choses ont changé depuis. Moi, j'ai changé.

— Allez, Vince, ça va le faire. On peut y arriver. Tourne à gauche ici.

Kayla et son mari m'ont rendu visite dans le sud il y a plusieurs années, alors c'est sympa de la revoir. Elle tient mon manuscrit près de sa poitrine comme si c'était un enfant en manque d'amour. Nous sommes en route pour rencontrer les éditeurs.

Depuis le succès de mon premier et unique roman, elle est devenue un agent très recherché. Elle était serveuse dans ce café de Seattle où j'ai écrit la plus grande partie de mon livre. Moi, je travaillais de nuit comme mécano dans une gare de triage et je passais mes après-midis dans un coin de ce café, à ficeler mes intrigues, à écrire... à m'évader. Quand j'ai reçu un e-mail me demandant les coordonnées de mon agent, j'ai demandé à Kayla si elle était prête à jouer ce rôle alors qu'elle remplissait mon café. Je savais qu'elle serait formidable ; elle est intelligente, agréable, et on ne peut rien lui refuser. Je savais aussi qu'elle avait une certaine expérience dans le domaine et qu'elle avait besoin qu'on lui remette le pied à l'étrier.

Nous roulons en silence dans les rues humides de Seattle. Même si ça fait des années que je n'ai pas vu Kayla, je me sens parfaitement à l'aise avec elle.

— Est-ce qu'ils ont déjà accepté autre chose que de la romance ? demandé-je.

— Non, fait Kayla, les yeux fermés, le manuscrit à demi plié entre ses bras.

— Bon, et ils savent que c'est un space opéra plutôt sombre, pas un roman à l'eau de rose ?

— Je leur ai envoyé une copie il y a quelques jours, mais je n'ai toujours pas de nouvelles. Gare-toi ici, Vince. C'est le seul parking gratuit disponible. On pourra finir à pied.

Kayla m'adresse un sourire rassurant tout en détachant sa ceinture.

Nous marchons sur le trottoir, en évitant les flaques d'eau. Je m'imprègne des odeurs familières de mousse et de pluie. Il n'y a rien de tel que les odeurs pour vous ramener loin en arrière. J'ai vécu sur un voilier dans les Caraïbes pendant près de sept ans, et c'est la première fois que je reviens dans le Nord-Ouest Pacifique. J'ai grandi avec ce climat, j'ai passé la moitié de ma vie sous cette pluie. C'est une belle région, mais je n' imagine pas y poser à nouveau mes valises.

— Et toi, qu'est-ce que tu en as pensé ? demandé-je alors qu'elle me fait signe de tourner à gauche.

— C'est... bien. Un peu sombre. Mais s'il trouve son public, il pourrait très vite devenir un classique. Nous y voilà. Oh, Vince chéri, regarde-toi, fait-elle en écartant mes cheveux en bataille avant de tirer sur mon col. J'espère que tu mets de la crème solaire là-bas. Ta peau va se transformer en cuir.

— Est-ce qu'on a la moindre chance avec ça ? insisté-je tandis qu'elle lisse les revers de mon blazer.

— Ce n'est pas gagné d'avance, je ne vais pas te mentir. Mais ton premier roman leur a rapporté beaucoup d'argent, alors ils aimeraient discuter. N'oublie pas qu'ils sont les seuls à vouloir nous parler, précise posément Kayla.

Il est très rare pour un auteur d'accompagner son agent à une négociation avec les éditeurs, mais je ne lâche rien. Je sais que ce livre est différent. Je suis persuadé que si mes éditeurs écoutent mon plaidoyer en personne, ils auront plus de mal à refuser.

— Je suis fauché, Kayla.

— J'ai eu un pressentiment, me dit-elle en brandissant le dossier jaune contenant le manuscrit. On ne pourra pas nous dire non !

— Non.

Nous sommes dans la salle de conférence. Janis, assise entre ses deux sous-fifres, vient de prononcer sa sentence sans sourciller. Elle jette le manuscrit sur la table, où il atterrit dans un bruit sourd, sans quitter Kayla du regard. Quant à moi, je baisse les yeux vers le titre inscrit en haut de la page de couverture : *Vivre et laisser mourir, de Vince Stark*.

Janis est une vraie guerrière. Sa bouche est minuscule, ses yeux étroits. Pas du genre à se laisser emmerder. Elle est plus jeune que je ne l'aurais imaginé au vu de ses responsabilités, sans doute doit-elle user de ses armes pour mériter le respect de ses soldats. Elle croise les mains et poursuit :

— C'est hors de question. Je n'ai jamais rien lu d'aussi noir, c'est sordide. Je ne suis pas venue au travail le lendemain de ma lecture parce que j'avais perdu le goût de sortir de mon lit. Pourquoi ? Le monde n'a pas besoin d'un truc aussi déprimant. Vince, vous vivez sur un yacht dans les Caraïbes. Comment pouvez-vous être aussi sombre ? La réponse est non. Un grand non.

Kayla mouline des bras comme pour essayer de conjurer la mauvaise énergie de la pièce. Je vois bien qu'elle n'a pas encore trouvé de réponse – son sourire, ses mains qui s'agitent, les grognements évasifs qui montent du fond de sa gorge, c'est sa façon de gagner du temps pendant que son esprit cherche désespérément quelque chose à dire. Elle part d'un rire bref. On peut sentir chacune de ses pensées dans ses *ha-ha*. Après une brève accélération, son rire s'évanouit dans un soupir.

Mais la vie se joue à pas grand-chose, et il semblerait que Kayla ait une idée. C'est son *Je vous salue Marie*. Kayla se battrait bec et ongles pour ce pas grand-chose.

— Oh, ce n'est pas le bon manuscrit, Janis. Vince, chéri, je suis désolée. C'est entièrement ma faute. J'ai envoyé le mauvais. Seigneur, Janis, je n'en reviens pas que vous ayez tout lu. Quelle horreur.

Je suis à la fois vexé et désorienté.

Janis a le nez en l'air. Elle dévisage Kayla en plissant les yeux.

Les deux robots en jupe-crayon de part et d'autre de l'éditrice observent leur supérieure, prêts à se synchroniser selon la direction que Janis décidera de prendre.

— Vous m'avez donné le mauvais texte ?

— Je suis navrée, Janis. Vince. Je vous présente toutes mes excuses à tous les deux. Vince n'est là que pour une journée, vous savez. On a une réunion avec Water Bird Publishing plus tard dans l'après-midi, puis on prendra l'avion pour New York dans la matinée, pour aller voir McIntosh et Watts. On voulait d'abord passer chez vous, naturellement, en raison de notre histoire en commun. Vince Stark est une vraie marque, et vous êtes bien placée pour le savoir. Une chose est certaine, Janis. On sait ce qui se vend. On a déjà réussi cet exploit et on va recommencer avec ce roman. On va les faire pleurer ou rien, croyez-moi, il y a absolument tout ce qu'il faut là-dedans. Je peux vous garantir que c'est non seulement le plus beau roman d'amour que Vince Stark ait jamais écrit, mais c'est aussi le meilleur que j'aie jamais lu. Je vous ai envoyé son petit projet par erreur. Enfin, bref, on est là maintenant, et il faut absolument qu'on oublie *Vivre et laisser mourir* pour parler du roman qui va nous permettre à tous d'acheter une résidence secondaire.

Kayla range le lourd manuscrit dans son sac et croise les mains, imitant la puissance qui se dégage du langage corporel de Janis.

Je ne dis pas un mot. Ce que fait mon agent est évident, mais je me demande bien quel est mon rôle dans ce jeu. Alors, je me tais en essayant de ne pas abandonner ce petit quelque chose pour lequel Kayla s'est tant battue. Janis me toise du regard. Cette femme est un fin limier et je sue à grosses gouttes sous les lampes. Je tiens mes mauvaises cartes contre ma poitrine en souriant comme si j'avais une quinte flush royale.

Au bout d'un moment, Janis brise enfin le silence :

— Vince, votre seul et unique roman a été l'une des meilleures ventes que nous ayons jamais connues. Nous avons remporté un grand succès avec vous et nous aimerions beaucoup renouveler cette collaboration. Votre premier livre a fait son temps, et ça fait longtemps qu'on en attend un deuxième. Si vous pouviez me donner une romance digne de ce nom, nous serions ravis de faire affaire avec vous. Quand pourrai-je voir ce que vous avez à proposer ?

Je prends une longue inspiration, mon esprit en ébullition à la recherche d'une réponse. Kayla intervient :

— Je suis désolée, Janis. Comme je l'ai dit, j'ai vraiment merdé. Je vous l'enverrai. C'est la plus belle histoire d'amour que j'aie jamais lue et je sais que vous allez adorer, s'écrit-elle avec conviction.

— D'accord... et de quoi s'agit-il ?

— De quoi s'agit-il ? répète Kayla en prenant son verre d'eau tout en cherchant une réponse.

Je tourne lentement la tête et regarde son profil. Ses joues et son cou sont cramoisis.

— Le synopsis, de quoi est-ce que ça parle ? insiste l'éditrice, visiblement suspicieuse.

— Oh, Janis, par où commencer ? Tout d'abord...

Kayla prend une nouvelle gorgée d'eau avant de poursuivre :

— Ça se passe dans les Caraïbes, sur un bateau. Un voilier.

— Bon... fait Janis, décroisant les doigts avant d'ouvrir ses mains. Et ?

— Et...

Kayla me regarde. Si ses lèvres sourient, ses yeux, eux, sont hagards.

— Le personnage principal habite sur ce voilier. Il va d'île en île dans la belle mer des Caraïbes. C'est vraiment la plus belle plume de Vince. J'ai eu l'impression d'y être avec eux. Oh, et c'est très drôle aussi ! Vince, cette scène avec le perroquet !

Kayla rit à gorge déployée.

— Comment s'appelait-il, déjà ?

Seigneur, mais qu'est-ce qu'elle fait ? Sa main se pose sur mon épaule, comme si elle attendait ma réponse.

— Beverly ? proposé-je.

— Bahahaha, oui !

Kayla me décoche un coup d'œil qui me laisse entendre qu'elle est déçue par ma réponse.

— Oh, cette histoire m'a fait pleurer aussi, Janis. Ils voguent littéralement vers le coucher du soleil, à la fin.

— Qui ça, *ils* ?

— Deux baroudeurs qui vivent sur un bateau. Une histoire entre rivalité et amour, en quelque sorte. Vince est le meilleur dans ce genre-là.

J'opine mollement du chef, calquant du mieux possible mon attitude sur celle de Kayla. Je n'ai pas la moindre idée de la direction qu'elle prend.

— C'est un peu ce que nous avons à l'esprit. Envoyez-nous le manuscrit. S'il nous plaît, je suis sûre que nous pourrons trouver un accord.

À l'intonation de Janis, il est clair qu'elle met un terme à notre réunion.

— Écoutez, reprend Kayla, je sais que c'est plutôt inhabituel, mais nous avons d'autres réunions prévues. Bien sûr, vous êtes la première à qui j'en parle. Nous aimerions vraiment travailler avec vous, Janis. J'espérais pouvoir signer quelque chose aujourd'hui.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Honnêtement, une romance amour-haine écrite par Vince Stark. Ça va rapporter des millions et vous le savez très bien.

— Vous voulez que je signe sans avoir lu le manuscrit ?

— Une romance de Vince Stark sur un voilier dans les Caraïbes. Je sais que vous avez signé beaucoup d'auteurs sans lire un seul mot. C'est un changement de genre, j'en conviens, mais c'est toujours du pur Stark, assure Kayla avant d'ouvrir la paume, comme si elle venait de lâcher le micro.

— Qu'attendez-vous de moi, au juste ? demande Janis, manifestement perplexe.

— Je ne veux pas aller voir quelqu'un d'autre. Je me rends bien compte que je me suis trompée en vous envoyant le mauvais manuscrit, mais on est là, maintenant. On a une histoire ensemble, vous et nous. Je veux juste quelque chose par écrit stipulant que vous embarquez avec Vince Stark. On peut annuler les autres rendez-vous et je vous enverrai le manuscrit dès que possible. Vous savez que Water Bird signera les yeux fermés pour un bijou pareil.

Janis se lève et croise les bras.

— Combien voulez-vous ?

— Quatre-vingt-dix mille. Trente maintenant, trente après les corrections, et trente à la publication, annonce Kayla.

Janis marche de long en large devant nous, les bras toujours croisés, ses pas lents un peu trop lourds pour son corps svelte. Elle regarde l'une de ses subalternes qui ne rate pas une miette des négociations, à la fois paniquée et amusée par la scène qui se joue en présence de l'auteur.

— Apportez-nous un contrat et un chèque de trente mille, ordonne-t-elle enfin, avant d'ajouter : Je plaisante. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Il faudra d'abord passer par la comptabilité, mais Vince, considérez que nous avons un accord.

Je sens un sourire s'épanouir sur mon visage. Décidément, j'ai le meilleur agent du métier.

Le contrat est établi en un temps record, ce qui exige tout de même quelques heures de paperasserie. En attendant, Kayla décide d'aller explorer le marché de Pike Place. Je me retrouve dans une librairie d'occasion où je me perds dans les rayons de science-fiction. Cela dit, après tout ce qui vient de se passer, je ferais mieux de plancher sur le rayon de la littérature sentimentale.

Après quelques heures, on nous rappelle au bureau. Je passe en revue le contrat et appose aveuglément ma signature dans chaque zone désignée par les flèches colorées « signez ici ». Mon sourire s'étiole à mesure que je tourne les pages. Qu'est-ce que je signe, au juste ? J'ignore ce que mon agent a prévu, mais ça ressemble à un suicide professionnel. Après avoir terminé, je passe l'épais dossier à Kayla.

Janis s'adresse directement à moi.

— Vous avez intérêt d'assurer, Vince.

Sur ce, elle quitte la pièce sans un au revoir ni une poignée de main.

Kayla et moi sortons du bâtiment dans un silence absolu. J'ai l'impression que nous venons de voler une banque et que nous nous éclipsons avec sang-froid après notre forfait. À bien y penser, je crois n'avoir jamais entendu parler d'un braquage de banque réussi. La porte se referme derrière nous dans un claquement retentissant, un peu comme la porte d'une cellule de prison.

Je suis soulagé d'être dehors, à l'air libre, sous une légère pluie. J'ai besoin de m'éloigner de la tanière du lion au plus vite avant de retrouver l'usage de ma voix. À en juger par la mine de Kayla, elle ressent exactement la même chose. Le regard effaré, elle marche avec la foulée cadencée d'un soldat.

Même une fois assis dans sa petite voiture, nous ne parlons toujours pas. Ce n'est qu'au bout d'un long moment que je brise enfin le silence.

— C'était quoi, ça ?

— Je ne sais pas. Aucune idée. J'ai vu qu'elle nous échappait, alors j'ai réagi. Tout a dérapé, dit-elle nerveusement.

— J'admire ta vivacité d'esprit, mais qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Enfin, quoi, il n'y a pas de livre. Il m'a fallu des années pour écrire ce manuscrit dont tout le monde s'accorde à dire qu'il est affreux. Je ne peux pas pondre un roman d'amour en une semaine, Kayla. D'ailleurs, je ne sais même pas si je suis capable d'écrire une romance. Je crois que je n'ai plus ce qu'il faut pour ça.

— Eh bien, Monsieur Stark, il va bien falloir, dit-elle avec un regard à la dérobée qui ne lui ressemble pas. Il ne s'agit pas que de ta carrière, mais de la mienne aussi. Écoute, viens dîner à la maison. Ce soir, c'est Skylar qui cuisine, ce qui veut dire qu'on va se commander une pizza.

— Pourquoi pas ? dis-je, le regard perdu vers l'horizon des gratte-ciel familiers de Seattle.

— Écoute, je sais que tu n'aimes pas en parler, mais il faut que je te demande.

— S'il te plaît, évite.

Je sais ce qu'elle essaie d'évoquer. Quand j'ai quitté Seattle, j'ai laissé derrière moi un mariage en déroute. Elle s'appelait Lydia et elle m'a brisé le cœur. Quand l'argent de mon roman a commencé à rentrer, elle m'a quitté, mais cela faisait quelque temps qu'elle fréquentait son nouvel amant en cachette. J'ai été un bel abruti, parce que je n'ai rien vu venir. Lydia n'a jamais eu la langue dans sa poche, mais elle est devenue particulièrement acerbe pendant le divorce. Elle m'a enfoncé un poignard dans le dos, si profond qu'il m'a transpercé le cœur.

— Tu n'as pas eu de nouvelles ? demande Kayla.

— Je ne veux pas en parler.

— Tu sais que je tiens à toi, Vince. Ça ne me plaît pas que tu te trimballes ça tout seul. Ce n'est pas une coïncidence si tu n'as rien pu écrire sur l'amour depuis un bout de temps. Tu es au fond du trou, et comme tu écris tout ce que tu ressens, voilà ce que ça donne. Vince, tu dois te ressaisir.

Kayla cherche soigneusement ses mots. Elle sait que c'est un terrain sensible.

— Arrête, Kayla. S'il te plaît. Je ne peux pas.

J'aimerais lui crier dessus, mais j'ai trop de respect pour elle et je ne peux pas élever la voix.

— Bon, d'accord, Vince, on n'a pas besoin d'en parler, reprend-elle sur un ton apaisant.

Elle a conscience d'être allée aussi loin qu'elle le pouvait.

* * *

Je survole l'île de Saturna dans un petit avion à quatre places. C'est la dernière ligne droite de mon voyage. J'aperçois mon bateau, là où je l'ai laissé, à l'ancre dans Solitude Bay. Il n'y a que mon bateau dans l'anse, et c'est très bien comme ça. Les falaises se dressent de part et d'autre de l'eau

bleue translucide, et par intermittences, là où la roche le permet, des plages de sable blanc et des palmiers se sont fait une place. J'essaie de le prendre en photo, mais je suis trop lent à la détente. Nous passons rapidement, et bientôt, la baie disparaît derrière les montagnes vertes majestueuses dont les sommets semblent presque racler la carlingue de l'avion.

Nous rejoignons l'autre côté de l'île où se trouve la piste d'atterrissage. Ici, c'est l'exact opposé de Solitude Bay. Les hôtels et les restaurants pullulent, avec à peu près toutes les commodités dont on pourrait rêver. Les rues sont bondées de touristes et les baies mouchetées de bateaux. Je suis étonné de la vitesse à laquelle nous survolons Saturna pour atteindre l'autre côté. À moto, la traversée de l'île est un long périple.

Nous contournons la dernière montagne dans le vacarme du moteur, puis la rive sud s'offre à nous. C'est une arrivée spectaculaire, sans doute l'angle de vue sous lequel les hôtels prennent leurs photos publicitaires. Tous les hôtels, les bars et les restaurants apparaissent, nichés dans une vallée orientée plein sud. Une plage de sable blanc s'étend d'un bout à l'autre. Les touristes sont partout, dans un bouillonnement d'activités. Je me rends dans cette partie de l'île de temps à autre, quand j'ai besoin de quelque chose que je ne peux pas me procurer au petit village de Solitude Bay.

Nous atterrissons enfin. Je suis presque à la maison. À la fois si près, et encore si loin. J'ai pris quatre avions pour venir ici, et maintenant, il me reste au bas mot une heure à moto, cette vieille bécane branlante, sur une route qu'il serait plus raisonnable de décrire comme un sentier cahoteux. En sortant du petit avion sur la piste en terre battue, j'emplis mes poumons d'air tropical et laisse le soleil des Caraïbes me ramener à la vie. Je suis l'unique passager du coucou, et le pilote me tend mon sac en me souhaitant la bienvenue à la maison. Je dois marcher un long moment jusqu'à la ville où j'ai laissé ma moto. Ça ne me semblait pas si loin il y a une semaine, mais après ce long voyage, j'ai les jambes en coton.

Le hangar où ma moto est garée se trouve au fond d'une ruelle, derrière un magasin. Je ne l'ai pas laissée à l'aéroport pour éviter les problèmes. Les jeunes du coin ne sont pas de dangereux criminels, mais ils sont malins et ils aiment bien les rodéos sauvages. Je connais quelqu'un qui accepte avec plaisir de garder ma moto, de temps en temps, dans son hangar derrière sa boutique. Je le remercie avec du rhum.

Je commence à me demander si je ne suis pas trop fatigué pour terminer mon voyage. La moto me paraît plus lourde qu'elle ne devrait l'être. J'ai acquis ce vieil engin en bout de course comme paiement d'un boulot que j'ai effectué sur le bateau d'un gars du coin. C'est comme ça que je me débrouille depuis un an. Les bateaux ont toujours besoin de réparations et certains préfèrent y mettre de l'argent plutôt que de se salir les mains.

Après avoir pesé le pour et le contre, je décide de me lancer sur le sentier cabossé qui traverse les montagnes jusqu'au nord de l'île, où j'habite. À mi-chemin, il y a un beau champ avec un manguier où j'aime bien faire une halte pour profiter du paysage luxuriant des Caraïbes. Mais pas cette fois, je suis impatient d'arriver. Je passe devant le pré sans m'arrêter, poursuivant la route jusque chez moi.

Ce coin de l'île offre un contraste saisissant avec le sud. C'est un peu mort, par ici, même si le village n'est pas à l'abandon. On trouve aussi des touristes, mais ils sont peu nombreux. Pour accéder à cette région, il faut prendre l'avion, le bateau, la navette ou, bien sûr, emprunter la route méconnue que je viens de parcourir. Parfois, Solitude Bay est remplie de bateaux amarrés. J'aime mieux avoir l'anse pour moi tout seul, bien sûr, mais je ne suis pas seul au monde. Alors, je ronchonne et je me plains, même si c'est bon pour les affaires de Stan.

Stan est un jeune homme dans le corps d'un vieillard. C'est un phénomène courant dans ces régions du globe. Il est vif, avec des yeux pétillants, et sa peau brune et burinée a connu de nombreux soleils. Il possède et gère le seul et unique restaurant du village sobrement nommé *Chez Stan*. J'habite ici depuis assez longtemps pour le considérer comme un ami. Quand il y a du monde, je l'aide au service ou je descends dans le sud pour lui acheter des provisions.

De petites cabanes à louer, en forme de A, sont nichées à flanc de colline, dans la pente qui mène à l'océan. Une modeste supérette, fermée la plupart du temps, vend des produits non périssables et de première nécessité. Elle appartient aussi à Stan. À part quelques bungalows bariolés dans les collines, c'est à peu près tout.

Ce n'est pas pour rien que je ne suis pas reparti depuis mon arrivée, il y a presque un an. C'est vraiment magnifique ici, une beauté naturelle incomparable. Les palmiers et autres plantes tropicales aux mille couleurs

poussent abondamment sans le moindre entretien. Les sentiers donnent au village un petit côté camping sous les Tropiques.

À présent, je descends le sentier familial vers la plage et enfonce mes pieds dans le sable blanc et fin de Solitude Bay. Je dépose mon sac à côté de moi, où il atterrit dans un bruit étouffé.

Ça y est, je suis rentré.

L'eau est d'une couleur que seul une divinité peut créer, limpide et calme. Elle est si transparente que parfois les bateaux semblent flotter sur les airs.

Il est là, mon navire, ma maison. Tuuli. C'est un voilier de quinze mètres. Je me souviens du jour où je l'ai acheté à Seattle. Il était imposant, et je crois même qu'il m'a un peu effrayé. Maintenant, quand je le regarde depuis le rivage de Solitude Bay, il me paraît beaucoup plus petit. Il a besoin de moi, et moi aussi, j'ai besoin de lui.

Je suis enveloppé d'une grande sérénité, ce sentiment que ressent tout un chacun en rentrant chez soi après un long voyage éreintant.

— Déjà de retour ?

La voix par-dessus mon épaule appartient à Stan.

— Salut, Stan ! J'ai raté quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Ça a été calme. Le port était quasiment vide. Et ton voyage, comment ça s'est passé ?

On dirait que Stan vient tout juste de se réveiller d'une sieste.

— Disons que je suis content d'être à la maison.

Il me dévisage d'un œil suspicieux.

— Tu as pris tes médocs ?

Aussitôt, je baisse les yeux au sol. Je suis devenu très proche de Stan et nous avons passé beaucoup de temps ensemble, ici à Solitude Bay. Parfois, nous étions seuls tous les deux pendant des jours entiers. Il n'y a pas de télévision, pas d'internet, et l'électricité est intermittente. Stan en sait plus sur moi que les amis que j'ai connus toute ma vie. Il est devenu

une figure paternelle en quelque sorte. La vérité, c'est que je ne prends pas mes médicaments comme je le devrais. J'ignore comment, mais il le sait. Je ressens les premiers nœuds d'angoisse alors que je cherche les mots pour m'expliquer. Percevant mon malaise, Stan n'insiste pas.

— J'ai remonté plus de poissons que je ne peux en manger. Attends, j'ai quelque chose pour toi.

Stan s'éclipse pour revenir avec un beau poisson fraîchement pêché, qu'il brandit pour me l'offrir.

— Waouh, merci. Tu veux venir dîner sur le bateau ?

— Non, non. Je te vois demain. Vince, tu sais ce qui se passe quand tu ne prends pas tes médocs. Je dis ça pour toi, mon pote. Sur l'eau, il faut veiller les uns sur les autres. Je laisse ma radio allumée ce soir, au cas où tu aurais besoin de quelque chose.

Sur ce, il me serre la main et me gratifie d'une tape dans le dos.

Je lui souhaite une bonne nuit et je tire ma yole des hautes herbes jusqu'à l'eau. Après avoir chargé mon sac et mon poisson, j'enfonce mes rames dans l'eau vitreuse et je rejoins mon bateau. La soirée est bien avancée. Le bleu et le vert cèdent le pas à l'orange et au rouge du coucher de soleil. Je laisse tomber mon sac sur le pont et accroche mon poisson à l'arrière du bateau.

Ça y est, je suis chez moi.

Je m'empresse de vider le poisson que Stan m'a donné et j'allume le barbecue fixé sur le côté du pont. Je meurs d'envie d'un bon repas avant de me retirer pour la nuit et de rattraper le sommeil dont j'ai tant besoin. Je prépare du riz à la noix de coco pour accompagner le poisson blanc, puis je m'assieds enfin pour manger.

L'eau est si calme que le bateau tangué à peine. Le soleil est presque complètement derrière la montagne, mais je n'ai encore rien allumé. Rester assis dans le noir sur le pont d'un voilier au mouillage est une sensation unique. Je suis à l'abri des redoutables habitants de la terre ferme, mais je suis épuisé. C'est une nuit parfaite et je profite des sentiments de paix et de gratitude. Curieusement, je ne ressens pas le stress du fardeau impossible qui m'attend.

J'ai voyagé léger pour mon séjour à Seattle. Comme je suis méticuleux, je commence à déballer et à remettre chaque chose à sa place.

Je secoue un flacon de pilules.

Je les regarde fixement, comme si j'étais absorbé dans mes pensées, alors qu'en réalité je ne pense à rien. Je fais rouler les pilules au fond du flacon. Les sentiments tourbillonnent autour de moi comme des moucheron agaçants. Quant à mes pensées, elles planent au-dessus de ma tête, formant un nuage orageux de dessin animé. Je ne suis qu'une coquille vide. Les pensées et les émotions m'attendent, à l'extérieur de moi. Combien de temps patienteront-elles ? Je me le demande de plus en plus.

Je referme la main autour du flacon. *C'est à cause de ces pilules que tu ne peux pas écrire.* Cette idée descend tout droit du nuage noir.

Je quitte la cabine pour monter sur le pont. L'air du soir est chaud, et la lune projette une lueur blanche dans la baie. Je tends le poing au-dessus de l'eau, le flacon de pilules bien serré dans ma paume.

Libère-toi.

Je prends une grande inspiration.

J'ai besoin d'écrire.

Je dois pouvoir ressentir à nouveau.

J'aurais bien le courage d'ouvrir ma main et de laisser les pilules tomber dans la mer, mais quelque chose me retient.

Un autre bateau entre dans le port.

J'ai l'habitude d'observer les bateaux qui se trouvent à proximité. J' imagine que c'est le cas de tous ceux qui restent à l'ancre dans un port, chaque fois qu'un nouveau venu débarque.

Avec la lune pour seule lumière, il m'est difficile de voir tous les détails du bateau. Apparemment, c'est un vieux voilier en bois, mais je ne vois personne à bord. Au moins, j'ai pu profiter de quelques heures de solitude. J'espère qu'ils s'arrêtent juste pour la nuit et qu'ils reprendront la

mer demain. J'ai horreur des bavardages anodins inévitables quand on rencontre de nouvelles personnes.

Le bateau a une silhouette spectrale au clair de lune. Mes yeux sont rivés sur la coque en bois. J'ai le bras toujours tendu par-dessus le bastingage, les pilules toujours dans mon poing. Enfin, j'ouvre la main et je m'en débarrasse.

Je sens un sourire diabolique se dessiner sur mes lèvres. *Bon, qui avons-nous là ?* me demande-t-il en regardant toujours le vieux gréement qui s'avance dans la baie.

Enfin, je descends et referme toutes les écoutilles. Il n'y a rien de tel que de se glisser dans son propre lit après avoir séjourné loin de chez soi. J'ai une conscience aiguë de moi-même, assez pour réaliser que je me sens différent depuis que j'ai arrêté les médicaments. Je commence à *ressentir* à nouveau. Ce qui existait autour de mon enveloppe corporelle retrouve peu à peu le chemin de ma peau. Mes pensées, nuage vaporeux, se sont changées en véritable orage, avec des éclairs et du tonnerre. Je suis en vie.

Je suis terrifié par ce qui m'attend au réveil, demain matin. Mais pour l'heure, je suis trop fatigué pour aborder quoi que ce soit. J'ai une couette lestée qui m'étreint et m'apaise. Mes paupières se ferment et ma bouche s'entrouvre dans un sourire spontané. Je m'imagine figurer au classement de best-sellers du *New York Times*, avec mon agent qui me dirait combien elle est fière de moi. Une houle légère me berce tout doucement, m'accompagnant dans le repos.

Je me demande quelle sera la première ligne de mon livre. Je veux que ce soit quelque chose d'étrange et de mémorable, comme les derniers mots d'*Abattoir 5* ou la *Croisade des enfants*, « Cui-cui-cui ». Je laisse mon imagination vagabonder et trouve mon incipit. C'est la partie la plus difficile à écrire, la toute première ligne. Je vais opter pour l'humour, trouver quelque chose de drôle histoire de briser la glace, un fouillis de voyelles et de consonnes pour sous-entendre que je me fiche de ce début. Ce n'est qu'une phrase parmi tant d'autres, et pour être honnête, tout ce qui compte, c'est d'écrire quelque chose, n'importe quoi. Une phrase après l'autre, et sans avoir le temps de dire ouf, on se retrouve immergé dans un monde qui semble déjà exister. C'est un peu comme si j'avais trouvé un endroit inconnu, découvert un nouveau monde, au lieu d'en avoir créé un neuf.

Une ligne après l'autre, et avant d'avoir le temps de dire ouf, il s'est passé quelque chose.

Avant de m'endormir, je trouve la dernière phrase de ma romance. Un mot qui n'a pas de sens, mais qui transmet le sentiment que je souhaite susciter chez le lecteur. Je le noterai dès mon réveil pour ne pas l'oublier, car le sommeil a tôt fait de me cueillir. Je crois que je le prononce à haute voix avant de sombrer dans un sommeil sans rêve.

Moodchieta.

CHAPITRE PREMIER

Moodchieta.

Ce mot idiot résonne encore dans ma tête quand les premières lueurs du jour baignent le bois clair de ma cabine. Je me détourne des hublots et tire la couette lestée par-dessus ma tête pour essayer de me rendormir.

Bang !

Je rejette brusquement la couverture en réaction au tangage soudain de mon bateau, accompagné par un grincement désagréable. Quelque chose vient de heurter la coque. Soit j'ai perdu mon ancre et j'ai dérivé jusqu'au rivage, soit mon bateau est entré en collision avec un autre.

Je me lève d'un bond et monte les marches pour en avoir le cœur net. Instantanément, je comprends ce qui s'est passé. Un bateau est plaqué contre le mien et quelque chose se retrouve coincé entre nous, produisant cet affreux crissement.

Décidé à en savoir plus, je m'avance sur le pont pour découvrir une femme, les yeux tournés vers l'imbroglio de nos cordages emmêlés. Elle a l'air déconcertée et un peu angoissée.

Avec la houle, tout ce qui est pris entre les deux coques se comprime violemment. Le mouvement est artificiel sous mes pieds, en même temps que retentit ce vacarme pénible, comme si mon bateau, assailli par l'intrus, se contorsionnait de douleur.

— Tu as éraflé mon ancre ! me crie la femme.

Je détourne les yeux de l'enchevêtrement de filins pour affronter son regard. Elle a des boucles blond cendré, des yeux bleus et un teint hâlé. À l'instant où nos regards se croisent, je ressens sa peur, sa fatigue et son manque d'expérience.

— Tu as éraflé mon ancre. *Le Golf en folie* ? C'était une petite blague. Bon, tu parles anglais, l'ami ? D'où tu viens ?

En regardant le gréement de la voile, je comprends où le nœud s'est formé et je décide rapidement de la marche à suivre pour démêler les cordes du haut.

— Passe-moi ta drisse, dis-je à la femme.

— C'est quoi, une drisse ?

Je la dévisage, incrédule, mais elle ne plaisante pas.

— Bon, viens par ici et fais tourner ce treuil quand je te le dirai.

Elle quitte son vieux rafiot en bois qui a connu des jours meilleurs et me rejoint sur mon voilier moderne et impeccable. Je commence à grimper au mât, presque jusqu'à la cime où les deux navires sont emmêlés. Je ne suis plus qu'à un mètre de l'endroit où les câbles et les haubans sont accrochés. Ils sont sur le point de casser. Nos deux bateaux hurlent à la mort comme deux animaux pris au piège.

Avec d'innies précautions, j'enroule la corde.

— Maintenant, tourne la manivelle, lui crie-je.

Elle s'exécute tout en tirant la corde. Comme je l'espérais, nous voilà démêlés en un rien de temps. Son lourd bateau commence à dériver tandis que mon mât s'incline pour suivre le mouvement. À présent, seule la drisse, que j'ai enroulée autour de nos deux mâts, maintient les bateaux ensemble. La traction exercée par le sien fait basculer mon bateau plus léger.

— Bon, relâche-le lentement. Lentement ! m'écrié-je un instant plus tard.

Je la vois tâtonner et je comprends mon destin... c'est mauvais signe. Elle ne relâche pas la corde lentement, elle la libère tout d'un coup et c'est

la bascule. Mon mât se balance en arrière et me catapulte dans les airs. Je tombe dans l'eau les pieds en avant. Je ne pense pas être blessé et remonte à la surface sans encombre. Une fois la tête hors de l'eau, je me retourne pour voir mon invitée indésirable porter les mains à sa bouche, la mine coupable. Une chaleur se propage au-dessus de mon œil gauche, et quand je le touche, je me rends compte que je saigne.

Splash !

Elle a sauté dans l'eau et nage énergiquement vers moi.

— Oh mon Dieu, ça va ? Tu sais nager ? me demande-t-elle en approchant.

Elle tend sa main vers mon œil gauche, m'écartant les cheveux.

— C'est une entaille profonde. Il faut qu'on la soigne, ajoute-t-elle, soucieuse.

Je me demande bien ce qu'elle est venue faire dans l'eau avec moi. Elle aurait pu me lancer un gilet de sauvetage ou une corde, mais non, elle a décidé de sauter par-dessus bord. Quelque chose chez elle me retient de la sermonner, mais ce n'est pas l'envie qui me manque.

— Ce ne sera pas facile de remonter. Tu aurais dû descendre une échelle au lieu de sauter, dis-je en esquissant quelques mouvements de brasse.

Ses cheveux ont été plaqués en arrière, exposant son visage juvénile. Ses yeux bleus étincellent. Elle a une drôle d'allure que je perçois malgré les circonstances inhabituelles.

— Ah, et ton bateau dérive, aussi, ajouté-je en inclinant légèrement la tête.

Avec un petit cri inquiet, elle retourne en hâte vers son bateau. Je prends un moment, mais je sais que je vais devoir l'aider. Elle ne pourra jamais se hisser à bord. Je rejoins ma petite yole à la nage et y monte. Alors que je rame dans sa direction, je sens qu'elle commence à comprendre qu'elle ne réussira pas à grimper sur son bateau bien trop haut.

— Attends, je vais monter et descendre l'échelle, lui dis-je en me hissant.

Même depuis mon embarcation, j'ai du mal à trouver un appui pour monter sur le franc-bord assez élevé.

Le soleil du matin a chauffé le vieux bois, c'est une sensation agréable sous mes bras. Une fois sur le pont, je fais un rapide tour d'horizon. Son bateau a du cachet, chaque main courante joliment courbée et sculptée. Le gouvernail ressemble à celui d'un vieux bateau de pirate. On se croirait dans un conte de fées, mais comme je suis marin, j'ai du mal à comprendre comment ce vieux machin parvient encore à flotter.

— Ohé, chouchou ! me crie-t-elle d'en bas.

Je lui descends l'échelle à l'arrière du bateau et elle monte. Assis à mon aise, je la regarde retirer son t-shirt mouillé. Elle porte un bikini jaune qui semble dater des années 60. Je détourne les yeux, m'efforçant d'être respectueux pendant qu'elle se sèche. Je ne sais pas trop quoi faire ni quoi dire. J'ai passé tant de temps tout seul que mes aptitudes sociales se sont émoussées. Je ne ressens plus le besoin d'être en colère contre elle parce qu'elle a mis mon bateau en danger. La plupart des marins n'aiment rien de plus que de bomber le torse et faire la leçon aux autres, prétendant tout mieux connaître. Je ne veux pas la réprimander. De toute manière, le moment est passé, et il est temps pour moi de partir.

— Ne jette pas ton ancre aussi près, la prochaine fois, lui dis-je en amorçant ma descente vers ma petite barque.

— Où tu vas ? demande-t-elle.

— Je retourne voir les dégâts que tu as causés à mon bateau.

Elle fait quelques pas vers moi et se penche. Une mèche de cheveux frisés tombe devant ses sourcils haussés.

— Passons un marché. J'arrange cette coupure au-dessus de ton œil et tu peux m'aider à jeter l'ancre.

Elle s'exprime avec un mélange de tendresse et de franchise.

— Tu as besoin d'aide pour jeter l'ancre ?

— Non, je n'ai pas besoin de ton aide, et tu pourrais aussi soigner tout seul cette vilaine entaille, mais je me suis dit qu'on pourrait se donner un coup de main. Tu es toujours aussi con ou quoi ?

Si j'essaie de partir précipitamment, c'est uniquement parce que je ne sais pas quoi dire à cette femme. En réalité, je la trouve plutôt intrigante. Debout sur l'échelle de la poupe, je peux lire le nom de son bateau, peint sur l'arcasse en lettres rouges délavées : *Crazy Lady*.

— Démarre le moteur, *Crazy Lady* ! Je vais lever l'ancre, lui dis-je en remontant sur son bateau.

Je me dirige vers la proue et tire sur la chaîne. Il ne faut qu'un instant avant que l'ancre soit bloquée à sa place et que nous soyons prêts à partir. Je me demande si elle a touché le fond sablonneux de la baie.

Le moteur gémit, crachote et fume avant de s'emballer. La fumée noire qu'il émet me paraît menaçante, comme un maléfice qui contraste avec la verdure environnante. Elle lève la tête et sourit. On dirait presque qu'elle est surprise de constater que le moteur a démarré. Elle se dirige vers le gouvernail d'un air amusé et passe en marche avant. Je lui montre la direction à suivre... loin de mon bateau.

Lorsque nous atteignons l'autre côté de la baie, je lui demande de s'arrêter. Je jette l'ancre et la regarde s'enfoncer dans l'eau claire. Après l'avoir attachée, je fais signe à la jeune femme de reculer. Elle s'exécute et l'ancre se rive profondément dans le sable. Le bateau est au mouillage. Je lève le pouce et elle coupe le moteur.

— Je crois que tu as besoin d'une petite révision, dis-je.

À l'évidence, son moteur n'est pas au mieux de sa forme.

— Un marché, c'est un marché. Allez, viens en bas, nous allons nettoyer cette coupure.

Je la suis dans les marches de sa maison flottante. C'est l'impression qu'il me donne ce bateau, comme un chalet tout en bois, un véritable chez-soi, bien plus qu'un simple voilier. Il y a des plantes et des tableaux accrochés à chaque cloison, comme dans l'un de ces bric-à-brac de bohème que l'on trouve dans les villes hippies. Sa cuisine est gigantesque par rapport à la mienne. Je remarque des casseroles suspendues, une corbeille de fruits fixée au plan de travail, des épices et même des fleurs fraîches dans un vase. Ce vieux rafiôt pourrait avoir des allures de bateau pirate, mais il n'est pas assez sinistre. Il sent les fleurs et l'encens. Non, c'est plutôt la maison d'une fille, l'atelier d'un artiste.

— Tu peins ? demandé-je.

C'est une question bête, car il y a des toiles et des pinceaux dans tous les coins. Et toutes les peintures ont un thème tropical.

— Oui, répond-elle avant de m'adresser un sourire avenant. Bon, assieds-toi.

J'obéis. Il y a toutes sortes de couvertures et de plaids sur les sièges et je suis englouti dans les épais coussins. C'est bien plus confortable que ma cabine, ce qui est un peu frustrant quand on pense que mon bateau ultra-moderne chiffre dans les trois cent mille dollars alors que le sien n'en vaut pas plus de trois mille. D'ailleurs, il n'est pas rare de récupérer ces épaves gratuitement tant le coût des réparations à prévoir est exorbitant.

Elle disparaît dans une étroite galerie à bâbord, sans doute vers sa cabine de couchage. Les vieilles lattes en bois foncé craquent et gémissent sous ses pas. Je l'entends s'activer, puis elle revient, vêtue d'une robe d'été guillerette. Elle s'assied en tailleur sur les coussins moelleux à côté de moi et examine ma blessure, s'avançant dans mon espace personnel en plissant ses yeux bleus.

— Bon, ça va peut-être piquer un peu, me prévient-elle en tamponnant mon entaille.

En effet, ça pique, même si j'essaie de ne pas le montrer. Elle se concentre sur sa tâche, mais pendant un bref instant, nos regards se croisent. Notre proximité est trop intime et nous nous sentons un peu gênés. Je souris, elle aussi, puis elle reporte son attention sur mon front, juste au-dessus de mon œil.

— Alors, on reste sur Crazy Lady ou tu as un prénom ?

— Je m'appelle Tenn, répond-elle.

— Tenn ?

— Oui, comme Tennessee. C'est de là que je viens.

— Ravi de faire ta connaissance, Tenn. Moi, c'est Vince.

Tenn applique un pansement sur ma coupure, visiblement très concentrée.